

## PÈLERINAGES À SAINT-PIERRE DE BAGNOLS ET À SAINTE-RADEGONDE

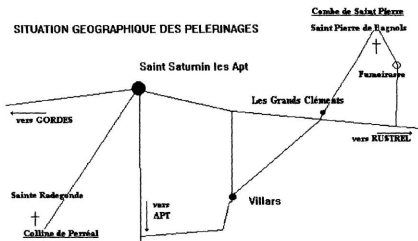
La présente communication a pour sujet deux pèlerinages locaux situés aux alentours de Saint-Saturnin les Apt. Leur objectif, au cours des siècles précédents, était l'obtention de la pluie.

### *Pèlerinage de Sainte-Radegonde à Perréal*

Le premier nous mène à environ 3 km de Saint-Saturnin, sur l'ancien oppidum protohistorique de Perréal « *ce Thabor où Dieu glorifie par des miracles notre grande Sainte* », ceci pour reprendre une phrase d'un sermon de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette colline magnifique domine les plaines environnantes et les alimente en eaux. Sur son faite existait au Moyen-Age une chapelle dédiée à Saint-Didier. Par la suite, une nouvelle chapelle élevée au XVII<sup>e</sup> siècle prit alors le vocable actuel, celui de Sainte-Radegonde, en souvenir du monastère de Sainte-Croix établi au Moyen-Age dans le voisinage. Des récits légendaires rapportent que la Reine en revenant d'Arles où elle était allée consulter Saint-Césaire à propos de la règle monastique devant régir sa communauté, se serait arrêtée à Perréal. Ce lieu de Perréal, quasiment magique et paré d'une aura certaine, était connu au dehors de Saint-Saturnin puisque, parmi la suite de ses ermites, figurent des personnes originaires d'Aix, de Sault.

### Pèlerinage à Saint-Pierre de Bagnols

A Saint-Pierre de Bagnols, une chapelle œuvre des bénédictins défricheurs de forêts est désignée vers 1160 comme *Sancti Petri de Bainiol*. Une pierre portant une inscription du XI<sup>e</sup> siècle est encastrée dans l'édifice qui fut restauré à plusieurs reprises dont aux XVII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup>. La dernière restauration eut lieu « d'une manière très édifiante, par le concours de prestations en nature et en argent de la part de tous les habitants de la commune <sup>1</sup> » ce que l'on doit considérer comme un signe de profond attachement. Ce qui surprend à Saint-Pierre, c'est le site : « *La divinité primitive de la terre se manifeste... gorges profondes, cavernes rocheuses* <sup>2</sup> » et ces « Portes » où seule l'anfractuosité de la roche offre une ouverture de la combe vers la plaine. On se rappellera cet autre passage de Fernand Benoit dans *La Provence et le Comtat Venaissin*, lorsqu'il dit « Les pèlerinages aux ermitages et aux chapelles, situées dans des cavernes ou auprès des lacs profonds, qui sont des "bouches de l'enfer", sont nombreux en Provence. Ils recouvrent un culte ancien, auquel on n'a pas cessé de se rendre, en roumavage... ». Un grand rocher qui domine le site, ne porte-t-il pas le nom de rocher de l'ermite. Quant aux probables bains d'origine romaine, il n'en subsiste aucune trace. Seuls, les fragments de pierre recueillis sur place lors de la reconstruction de la chapelle au XVIII<sup>e</sup> siècle, rappellent l'antique dévotion des habitants ou des pèlerins à Jupiter, à Junon et à Silvain.



1. Augustin ROUX, *Villars*, 1985, p.129.

2. Fernand BENOIT, *La Provence et le Comtat Venaissin*, Avignon, 1988, p. 255 et 257.

*Les deux pèlerinages, le climat et l'eau*

L'évocation de ces deux pèlerinages locaux, dominés par la question de la sécheresse, nous amène à prendre en compte des faits qui, bien qu'éloignés du phénomène religieux, nous y ramènent fatalement. Tout d'abord, rappelons les mots de Le Roy Ladurie dans son *Histoire du climat depuis l'an mil* : « En ces sociétés traditionnelles (avant 1850) surtout agricoles, dominées par le problème souvent difficile des subsistances, les rapports entre l'histoire du climat et l'histoire de l'homme avaient pour effet, dans le temps court, un caractère d'urgence qu'ils ont aujourd'hui perdu ». « Les paysans d'autrefois le savaient bien, qui, dans leur panthéon naïf, avaient judicieusement prévu des saints spécialisés, sortes de petits dieux rustiques chargés de protéger les fermes ou les moissons de l'excès ou du défaut de la pluie ou des ravages de l'orage<sup>3</sup> ». Nous citerons à propos de saint spécialisé, un passage du livre d'Yvonne Burges dans *Les Badaïres de Méthamis* quant au pèlerinage de Saint-Gens afin d'obtenir la pluie « Les fideles ne supportent pas qu'on puisse prier Dieu ou la Sainte Vierge, là où l'on va fêter saint-Gens. Ils grondent en leur langue sonore : qu'ont-ils besoin de fourrer le bon Dieu ici ? »<sup>4</sup>. Ces braves gens établissent une hiérarchie de la dévotion entre Dieu et ses saints. Ils préfèrent pour obtenir la pluie s'adresser à un intercesseur proche d'eux, presque un des leurs. Saint-Gens ayant eu le mérite d'avoir connu, tout comme eux, des périodes de sécheresse vers 1100 dans ces mêmes monts de Vaucluse.

Quelques pages retrouvées dans les archives du terroir concernant la pénurie en eau justifient l'attitude des populations. Parmi les Requêtes des Consuls de la Communauté de Saint-Saturnin, citons celle adressée à Monseigneur l'évêque d'Apt, le 6 mars 1683, « pour obtenir la permission de faire une procession pour implorer la miséricorde de Dieu pendant la grande sécheresse ». Le seul recours des populations compte tenu de leur impuissance, demeurait la supplique religieuse, sinon parfois la magie. En 1719, « on vit les menniers et les arrosant se disputer l'eau à main armée, les rares filets d'eau qui courraient encore entre les gravières de quelques rivières »<sup>5</sup>. L'année 1751 apparaît comme « remarquable par son extrême sécheresse, sources taries et réapparition de la lèpre en Provence »<sup>5</sup>, un mal supplémentaire. Dans les déclarations de l'an XI, au questionnaire concernant le produit des récoltes à Saint-Saturnin, il est consigné « Le terroir est extrêmement sec, graveleux et aride. Il n'y a presque pas de sources d'eau, à peine trouve-t-on pour boire, souvent l'été on en manque

3. Emmanuel LE ROY LADURIE, *Histoire du climat depuis l'an mil*, Paris, p. 30.

4. YVONNE BURGES, *Les Badaïres de Méthamis*, Avignon, 1959, p. 108.

5. *Mercur* Aptésien du 7 août 1859.

*totalemment* ». Enfin, une dernière mention, en août 1858 « *les excessives chaleurs de cette année ont échaudé les épis et hâté intempestivement la maturité, de sorte que le grain est devenu sec et léger* »<sup>6</sup>.

En reprenant les périodes relatives aux printemps-étés chauds citées dans l'ouvrage sur l'*Histoire du climat*, d'une part, les informations extraites de nos archives ou bien encore du *Mercurie Aptésien*, de l'autre, nous avons constaté une corrélation évidente entre les manifestations de la sécheresse et l'intensité des pèlerinages, même si cette corrélation n'est pas d'ordre statistique. Il est à noter d'ailleurs que la restauration des chapelles, après les périodes de relatifs abandons de la dévotion, coïncide généralement avec des périodes de recrudescence de la sécheresse.

Malgré la situation critique découlant des moyennes thermiques élevées qui ont marqué quelques périodes de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, certains prélats avaient enjoint aux curés de supprimer les pèlerinages devant leur dérive considérée comme festive. A la suite de cette suppression, le 1<sup>er</sup> mars 1771, les consuls s'interrogent « *pour quelles raisons le curé a interrompu les processions ce qui a fait peut-être opérer, notent-ils, des tempêtes sur les fruits, de temps en temps, dans le terroir* »<sup>7</sup>. Le curé avait obéi à son prélat pour les raisons plus haut exposées. Quant aux consuls, n'étant pas particulièrement visités par les Lumières, ils s'interrogeaient en toute bonne foi, sur les risques encourus du fait de la suspension des processions. Alors, ils effectuèrent les démarches nécessaires auprès du clergé afin d'obtenir le rétablissement des processions sous le prétexte légitime de prendre soin de la dévotion des habitants.

La situation vécue à Villars n'est pas isolée, elle dénote une évolution des esprits au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'égard des manifestations collectives. La lutte de l'église contre la fête profane qui souvent se greffe et se développe à partir d'une procession ou d'un pèlerinage, est particulièrement sensible à la fin de ce siècle. Le pèlerinage revêt de plus en plus souvent un double caractère, religieux d'une part et populaire de l'autre. Certains excès paraissaient sans rapports avec la démarche de dévotion initiale, mais comment en juger ainsi aujourd'hui ? Pourquoi le sérieux d'un pèlerinage expression d'une collectivité unie ne se serait-il pas agrémenté de côtés gratuits voire ludiques ? Comme le note, en substance, Michel Vovelle<sup>8</sup> l'Eglise de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et bientôt les tenants d'une autre fête, elles, révolutionnaire et rationaliste, ne parviendront pas à chasser la fête traditionnelle, même si cette dernière avait tendance à s'essouffler.

6. A.C. Saint-Saturnin les Apt, série F 3a.

7. Augustin ROUX, déjà cité, p. 125.

8. Michel VOVELLE, *Les Métamorphoses de la Fête en Provence de 1750 à 1820*, Paris, 1976.

Ce mélange des genres, nous le retrouverons à chaque instant lors des pèlerinages qui se succéderont dans notre terroir tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Les récits que nous exploitons, extraits de journaux personnels<sup>9</sup>, confirment à la fois le maintien de la démarche de foi, avec à la clé une demande pressante que l'on espère voir exaucée, et puis, lorsque le besoin d'eau est moindre, sans toutefois abandonner la dévotion, il est fait la part belle aux retrouvailles entre familles des villages voisins et à la fête collective, autre expression de la solidarité.

### *XIX<sup>e</sup> siècle. Renouveau et fastes des pèlerinages*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, le pèlerinage de Sainte-Radegonde ne réapparut qu'en 1819. La confrérie des pénitents blancs ayant été rétablie, la chapelle sur la colline fut rachetée, il fallait la restaurer. L'année 1822 fut difficile, car le 28 mai, on commença à moissonner : « *La sécheresse était si forte que l'épi à peine sorti du fourreau mûrissait. Il n'y eut qu'une demie récolte* ». Après cette année catastrophique, la reconstruction de la chapelle est activement menée.

La confrérie des pénitents se rendait en procession solennelle à l'ermitage tous les ans. Le 14 septembre jour de l'exaltation de la Sainte-Croix à laquelle la chapelle est dédiée ainsi qu'à Sainte-Radegonde. Le buste de la Sainte était alors porté en procession depuis Saint-Saturnin. Les étrangers participaient en grande part à la fête et c'était aux pèlerins venus du côté de Villelaure (environ 40 km de Saint-Saturnin) que l'honneur de porter la Sainte était réservé.

A l'arrivée de la procession qui était, pour l'ordinaire, très nombreuse par l'affluence des habitants du pays et de ceux des pays circonvoisins, tout particulièrement de Gargas. On célébrait une messe qui était suivie d'une dizaine d'autres suivant le nombre de prêtres présents sur les lieux. Les messes étant finies, la confrérie des pénitents se rendait dans un réfectoire pour prendre un léger rafraîchissement, chacun à ses frais. Les autres pèlerins se réunissaient sous les arbres pour en faire autant.

L'amélioration des conditions économiques aidant, les recteurs de la confrérie prenaient tellement leur dignité à cœur qu'ils firent tout ce qui dépendait d'eux pour faire briller cette fête. Mais bientôt cette réunion d'hommes tomba dans l'excès, chaque recteur voulant faire plus que son prédécesseur. C'est ainsi que le repas frugal des débuts se faisait plus copieux jusqu'à devenir splendide et donc très coûteux. D'après les convenances et l'usage

9. BARTHÉLEMY et GAY, deux habitants de Saint-Saturnin les Apt, Archives particulières.

introduit lors de la phase d'économie prospère de 1835-1851, les recteurs en vinrent à payer le dîner à tous les membres du clergé, aux prêtres qui assistaient ainsi qu'à tous les employés de la confrérie et, en tout dernier lieu, à l'ensemble de la confrérie elle-même qui ne comportait pas moins de cent et quelques membres. Cette pratique déviante par rapport à la frugalité qui devait marquer la démarche religieuse, s'avérait ruineuse pour les personnes qui avaient eu l'honneur d'être nommés dignitaires. C'est pourquoi, en 1853, l'un des dignitaires désigné refusa la charge ce qui reporta les frais sur trois têtes. L'année suivante, en 1854, les dignitaires nommés, refusèrent en bloc, marquant pratiquement à deux ou trois ans près la fin de la confrérie. Les habitants de Saint-Saturnin continuèrent cependant de se rendre en procession sur la colline mais en moins grand nombre. Quant aux étrangers, leur nombre diminua fortement.

### *Fin XIX<sup>e</sup> siècle. Déclin progressif des pèlerinages malgré la nécessité*

En 1872, la procession du 3 mai vers Perréal s'ébranle suivant l'antique usage à cinq heures du matin « *Quatre cents personnes se sont rendues à l'ermitage, à leur arrivée un nombre plus considérable de fidèles les attendaient aux abords de la vieille chapelle. Grand messe chantée par plusieurs prêtres du voisinage et les chantres de Saint-Saturnin. Quête pour la réparation de la chapelle par le nouveau prieur. A midi, on a chanté les vêpres, après quoi la procession est repartie, mais moins longue que le matin* ».

L'année 1893 restera tristement célèbre dans les annales de l'agriculture par sa sécheresse sans précédent. Le 22 avril 1893, trois paroisses se sont entendues pour demander des prières qui commencèrent le dimanche suivant afin d'obtenir de Dieu les bénédictions du ciel sous forme de pluie. Les processions pouvaient se multiplier lorsqu'il y avait urgence, hors des dates régulières. C'est ainsi que le 9 mai, mardi de Rogations, un nombreux pèlerinage eut lieu à la chapelle de Saint-Pierre de Bagnols située dans la paroisse des Grands Cléments. Les paroissiens de Saint-Saturnin, de Villars et des Grands Cléments, s'étaient réunis en une procession générale pour clore une semaine de prières et obtenir par ce dernier acte de Foi une pluie bienfaisante. « *Vers 10 h la procession au retour s'arrêtait pour un salut solennel en l'église des Grands Cléments, puis, en procession, chaque village rentrait chez lui avec la ferme intention de revenir sous peu remercier un si puissant protecteur. Les habitants des Grands Cléments croyant toujours que la pluie allait venir s'étaient préparés pour un second pèlerinage d'action de grâces et, à cet effet, s'étaient cotisés pour faire présent d'une cloche à la chapelle de Saint-Pierre* ». C'est en septembre que Villars et les Gands Cléments se rendirent

à Saint-Pierre. L'auteur de ces notes termine malicieusement : « *les habitants de Saint-Saturnin qui sont dans la plus grande misère de l'eau (malgré la construction du premier barrage), n'ayant pas vu tomber une goutte de pluie depuis le mois de mai, n'ont pas crû être obligés de faire une action de grâce sans avoir été préalablement exaucés* ». Il ajoute : « *de tels pèlerinages sont fréquentés par les personnes qui ne manquent de rien, il en est ainsi des habitants des deux autres villages qui possèdent de si belles fontaines. Mais à Saint-Saturnin ! Aussi, dans ce village, doit-on de grandes actions de grâces à Saturnin Miffre qui a fait construire le barrage, la grande citerne et la fontaine de l'hôpital* ».

Mais revenons au pèlerinage d'action de grâce effectué à Saint-Pierre le 3 septembre de la même année, et ce pour une petite histoire peu édifiante. Les cérémonies étant clôturées par un banquet, il fallut penser au retour. La procession s'organisa beaucoup moins bien que le matin mais finalement on finit par partir. Ouvrant la marche, le clergé au nombre de cinq personnes fit 300 m environ lorsqu'un des curés se retournant dut constater l'absence de Saint-Pierre. S'adressant au curé du lieu, il lui dit « *qu'as-tu fait de ton Saint-Pierre, surpris ce dernier se retourne à son tour, fichtre !, dit-il mais où sont les hommes ?* » Le curé revient sur ses pas et exhorte quelques hommes à reprendre le saint mais ils font la sourde oreille. Il insiste, les engage vivement, les prie et les supplie. Enfin, quatre se dévouent, mais lorsqu'ils eurent fait le quart du chemin, deux des porteurs habitants du hameau de la Fumeirasse dirent que s'ils allaient plus loin, ils seraient contraints de refaire le chemin pour rentrer chez eux et, sur ce, déposèrent le brancard. Le curé dut trouver de nouvelles bonnes volontés lorsqu'un de ses confrères lui dit tout bas, mais de façon à être entendu des porteurs « *Bouchar (le curé) tengué de leou donna lei peds à toum San Pièrè ; per que l'an qué vèn pouèsque marcha soulé : car ai pouou què l'an qué vèn trovés rés per lou porta* ». Et de conclure « *ce curé en plaisantant pourrait bien avoir dit la vérité !* ». Ce pèlerinage ne reprendra qu'après la seconde guerre mondiale, lors des années de sécheresse, ce qui fait que la chapelle sera restaurée en 1955. Depuis cette époque, il n'y a plus eu de pèlerinage à Saint-Pierre de Bagnols.

Lors d'une grande réunion à Apt en 1894, on décida que des prières seraient dites dans chaque paroisse afin de faire cesser la sécheresse. Trois jours plus tard, de gros nuages chargés d'électricité apportèrent la pluie attendue mais en certains endroits sous forme de grêle. Notre témoin sarcastique note « *les habitants des localités touchées par la grêle ont bien du regret d'avoir demandé la pluie* ».

La pluie étant tombée à Saint-Saturnin, les prêtres à la tête de leurs paroissiens décidèrent d'aller à la chapelle de Perréal pour clôturer leur neuvaine. Partis le 17 avril 1894 à cinq heures du matin, la procession fut rapidement décimée par une forte pluie dès la sortie de l'église. Tant et si bien que le vicaire

arrivé au bout de la grande rue, se voyant seul avec quatre enfants de chœur, remonta vers l'église tout en chantant des litanies.

La procession manquée, à cause de la très forte pluie du 17 avril, fut reportée au 30 avril 1894. « *Mais comme c'est toujours, les hommes proposent et Dieu dispose, ce jour-là ce fut un vent des plus impétueux qui démolissant les cheminées, emportant corniches et tuiles, fit pirouetter et chanceler les personnes accompagnant le clergé. La procession dut gagner la chapelle de l'hospice pour se mettre à l'abri et terminer les prières, après quoi chacun se retira chez soi auprès d'un bon feu* ».

« *Voilà la véritable histoire de Saint-Saturnin qui se renouvelle chaque année pour aller chercher la pluie tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre et cela depuis de très longs siècles* ». Il a été noté qu'à l'occasion des grandes processions, des malfaiteurs profitaient de l'absence des fermiers pour accomplir leurs exploits.

En septembre 1895, plusieurs paroisses se sont entendues pour aller demander la pluie à Saint-Pierre de Bagnols, mais comme les pluies ne sont pas de saison, Saint-Pierre ne leur accorde rien. « *Voilà pourtant plus de deux mois que nos champs n'ont pas reçu une goutte d'eau* ». Le 19 avril 1896 des prières publiques sont faites à l'église paroissiale pour obtenir la pluie. Le 21 avril une petite pluie ravit tout le monde, mais sans suite. Le 25, on décide en conséquence de monter à Perréal pour demander la pluie. La sécheresse étant alors extrême dans toute la Provence, les prières et les processions se multiplièrent un peu partout.

Un important sermon fut prononcé en provençal le 14 janvier 1896, par Xavier de Fourvière<sup>10</sup>. Ce sermon emphatique porte les marques de son époque, évoquant Sainte-Radegonde le prédicateur s'exprime ainsi : « *Que la terre, desséchée jusqu'en ses profondeurs, fasse entendre ses plaintes et crie sa soif, avec ses récoltes prêtes à périr, aussitôt vous allez à elle ; elle vous écoute, elle plaide pour vous aux pieds du Dieu, qui fait la pluie et le beau temps, et aussitôt les anges ouvrent les écluses du ciel* ». Dans le même texte, on trouve une certaine justification de la fête : « *Versez, vous aussi, de ces pleurs et soyez les moissonneurs de la joie. Je ne veux pas dire cependant que vous deviez pleurer sans cesse "Il y a un temps de pleurer, il y a un temps de rire (Eccle. III, 4)"* ». Il est certain que les divertissements honnêtes, les joies innocentes ne sont nullement défendues ; mais, au milieu des plaisirs permis, le bon chrétien doit toujours porter sa douleur, en songeant qu'il est un pécheur ayant des dettes envers son Dieu et qu'il est un exilé encore loin de sa patrie ». Le prédicateur pensait-il définir ainsi les conditions et les limites de la fête profane ?

10. Xavier DE FOURVIÈRE, Sermon publié à Avignon par Aubanel frères, in-12, 43 p.



Cependant, dès 1896, l'environnement politique et social se modifiait, semble-t-il plus rapidement. Les difficultés économiques s'y ajoutant, les comportements individuels et collectifs s'infléchirent. Les hommes se firent plus rares tant et si bien que le curé tança ses ouailles en leur disant « *Nous sommes menacés de grands malheurs, peut-être de la famine. Il me semble que pour éviter ces désastres, on devrait se donner un peu plus de peine, et aller nombreux, comme nos anciens, implorer les saints patrons qui, autrefois, obtenaient de Dieu, la pluie pour arroser les champs desséchés de nos pères* ». Le lendemain, lors du retour au village la procession ne comptait plus que 25 femmes et trois hommes.

Par ailleurs, dissipation ou bien plaisanterie marquant la perte du caractère propre à la dévotion, une petite anecdote vient illustrer cet aspect. « *Trois personnes du beau sexe voulant se rendre au pèlerinage, mais ne se sentant pas assez bonnes marcheuses, attelèrent un petit véhicule à un petit âne. Elles se rendirent ainsi aux Grands Cléments puis firent le reste du trajet à pied. Pendant la cérémonie, quatre demoiselles voulurent faire une farce et s'emparèrent du véhicule pour revenir jusqu'aux Garrigues (soit 800 m avant Saint-Saturnin) et y laissèrent la voiture. La disparition du véhicule fit grand bruit parmi les pèlerins, on crût d'abord à un vol, pour s'apercevoir plus tard de la plaisanterie. Certains traitèrent les filles de jalouses, d'impies, de haineuses ou de dissipées. On leur reprocha de vouloir faire manquer le but du pèlerinage. Comment voulez-vous que le Bon Dieu vous envoie la pluie quand on commet de telles actions, disaient les uns ; tandis que d'autres, plus sages, pensaient : le Bon Dieu ne fera pas attention à tout cela ; c'est de l'enfantillage de la part de ces jeunes filles qui aiment s'amuser de toutes choses ; autres temps, autres mœurs.* » ainsi conclut notre témoin.

La veille du 14 septembre 1899, après l'office du soir, le tambour annonçait dans le village qu'un feu allait être brûlé sur la place de l'église. En effet, M. le curé en surplis est venu bénir solennellement le feu de quatre fagots, il l'alluma avec son cierge, fit partir une fusée sur les six disponibles puis se retira dans l'église. Les cinq autres fusées furent allumées par le clerc tandis que le tambour jouait la marche et que les assistants descendaient la grande rue pour se rendre quartier Saint-Joseph où l'on devait brûler trois superbes roues d'artifice, le tout accompagné de nombreux pétards. Les prieurs de Sainte-Radegonde s'étant rendus sur la colline de Perréal répondirent, lorsque la troisième roue eut fini de brûler, par une salve d'artillerie dont l'écho se répercutait dans toute la plaine.

Pour le repas du lendemain qui serait pris sous les ombrages, les cabas et les paniers se remplissaient de provisions. De son côté le restaurateur, cafetier-pâtissier, avait préparé comme les années précédentes des vivres pour les étrangers ou bien pour toutes les personnes qui en manquaient. Le lendemain à quatre heures et demie, le tambour faisait le tour du village pour

exciter et réveiller les pèlerins. A six heures, les cloches annonçaient le départ de la procession avec Suisse et tambour en tête. A sept heures et quart, une nouvelle salve d'artillerie et la cloche de l'ermitage manifestaient l'arrivée de la procession au faite de la colline. Cinq prêtres des pays environnants et les deux de Saint-Saturnin célébraient les messes avec un « beau sermon » du curé de Croagnes.

Après le déjeuner eut lieu l'ascension d'un superbe ballon, ensuite les vêpres et enfin le retour à Saint-Saturnin vers quatre heures quarante. L'auteur du récit note « *on ne prie plus, il faut rire et s'amuser* ». Il consigne plus loin « *le 22 septembre la pluie est revenue* ».

1905 - « *La neige tombe et nous aurions besoin que le barrage se remplisse une bonne fois afin que les habitants qui se trouvent aux extrémités du village n'aient pas à se rendre à la grande citerne pour y pomper l'eau potable et ménagère* ». Même l'installation du barrage ne résolvait pas forcément l'alimentation en eau, faute d'être suffisamment rempli. De plus, les besoins de l'agriculture et du bétail dépendaient toujours des précipitations sur l'ensemble du terroir. Pendant trois mois et demi les fontaines étaient demeurées muettes. Enfin, le 23 mars la pluie est là, les eaux emplissent le barrage et les fontaines se remettent à couler.

1906 - Le 12 avril suivant l'arrêté du 7, les processions et réunions sont interdites. Les attendus de l'arrêté tournent autour des contre-manifestations compromettantes pour la sûreté et la tranquillité publique. Deux exceptions notables à cet arrêté puisque les processions de Perréal et de la Toussaint au cimetière demeurent permises. Les édiles auraient-ils craint en cette période tendue de soulever une vague de protestations en supprimant ces cérémonies ancestrales ? Quant à notre témoin, il considère que l'interdiction des processions et des manifestations extérieures donne ou bien restitue aux fêtes intra-muros, peut-être moins de splendeur mais un gain en portée et en signification. Ainsi dit-il : « *l'esprit de Foi n'est pas mort. Il y avait dimanche dernier dans notre église une émotion qui révélait des sentiments obscurs peut-être mais profondément enracinés. Notre procession dans l'église dit quelque chose aux âmes* ». Ne tient-on pas là une réflexion essentielle par rapport à la dérive subie par les pèlerinages devenus des fêtes vides de toute référence.

*Fin XIX<sup>e</sup> siècle.*

*La nécessité disparaît, demeurant la démarche de foi et la Tradition*

L'évocation des pèlerinages, entre les deux guerres, fait remonter des souvenirs anodins, comme celui de l'apparition à cette époque de l'année de nombreuses bêtes à « Bon Dieu » ou coccinelles que les pèlerins recherchaient

à cette occasion sur la colline. Le repas pris sur place faisait appel au *barado*, une sorte de pain en anneau qu'on pouvait semble-t-il, passer sur son bras.

Les derniers pèlerinages à Saint-Pierre de Bagnols datent de l'immédiate après guerre lors d'une période de sécheresse particulièrement accentuée. De manière quasi-parallèle, la chapelle de Sainte-Radegonde fut reconstruite en 1955, mais dans ce cas le pèlerinage a subsisté. Le transport par automobile du buste de la Sainte s'effectue de façon plus rapide, malgré les cahots du chemin forestier. Le passé demeure vivant puisque la fête religieuse se double d'un repas champêtre et d'une petite kermesse parfois animée de prestations folkloriques.

Le maintien d'un tel pèlerinage peut paraître anachronique alors que l'eau arrive par canalisations dans les maisons et qu'aujourd'hui les champs peuvent être arrosés largement. La quête de l'eau, ce prodigieux liquide, devenant ici sans objet, le pèlerinage demeure pour certains, le signe d'une quête ancestrale et profonde dont la réponse réside dans le verset de *Jean* (4-13-14) :

*« Quiconque boit de cet eau  
 Aura soif à nouveau  
 Mais celui qui boira l'eau que je lui donnerai  
 N'aura plus jamais soif :  
 L'eau que je lui donnerai  
 Deviendra en lui source  
 D'eau jaillissant en vie éternelle. »*

Michel WANNERROY